

Marcel Schüpbach

Deuxième vie

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



« DEUXIÈME VIE »,
TROIS CENT QUATRE-VINGT-SEIZIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE JANINE GOUMAZ ET DE BETTY SERMAN
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : MARCEL SCHÜPBACH
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : JEAN-PIERRE MOTTIER, BREMBLENS
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-434-2
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2018 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

*D'après Ochwian Bianco – un chef de la nation pueblo –
les Blancs étaient fous parce qu'ils prétendaient penser
avec la tête, et qu'il n'y a que les fous pour penser ainsi.
Cette affirmation du chef indien me surprit beaucoup et je
lui demandai de me dire avec quoi il pensait, lui. Il me
répondit qu'il pensait avec le cœur.*

C. G. JUNG

I
LA TOUR

« **M**ADAME PARKER, réveillez-vous... »

« Pourquoi elle crie si fort celle-là, qu'est-ce qu'elle me veut ? » se demanda-t-elle. Elle aurait voulu se boucher les oreilles, rester bien au chaud dans son nuage. Mais elle n'arrivait pas à faire le moindre mouvement.

Le supplice reprit de plus belle. « Madame Parker, réveillez-vous... Réveillez-vous. » La voix se faisait plus insistante. « Allons madame Parker, il faut revenir maintenant... »

Un léger tremblement parcourut son bras. La paupière gauche tressaillit. Péniblement Wanda ouvrit un œil ; elle le referma immédiatement. La lumière était trop vive. Elle avait juste eu le temps d'entrevoir une forme floue au-dessus d'elle, sa tortionnaire... « Madame Parker, vous m'entendez ? Réveillez-vous ! » reprit la voix. Elle remua légèrement la tête. « Vous êtes attachée, vous ne pouvez pas bouger les bras. C'est pour votre sécurité, ne vous inquiétez pas. » La voix s'efforçait de détacher les mots pour être bien comprise. « Vous ne pouvez pas parler non plus, c'est normal. Vous êtes sous respiration

artificielle. Madame Parker, ouvrez les yeux... Réveillez-vous. »

À travers la vitre qui donnait sur la salle de réveil, le D^r Janowicz observait la scène, un gobelet de café à la main. Il n'avait pas dormi depuis une trentaine d'heures, mais il était plutôt satisfait. Encore une de ces nuits blanches à crapahuter pour prélever un organe : la routine pour lui depuis bientôt deux ans. Mais un cœur, c'était à chaque fois particulier. Contrairement à un foie ou un poumon, on le voyait battre dans la poitrine du donneur. Pour l'arrêter, il fallait lui injecter une solution glacée. Et quand il recommençait à vivre quelques heures plus tard chez le receveur, c'était toujours un moment magique. Magique et redouté. Il arrivait parfois qu'il ne reparte pas. Cette fois-ci, pas de problème, le cœur avait redémarré au premier choc électrique. De beaux battements puissants, bien réguliers. Comme disait Moreau, le grand patron de la chirurgie cardiaque, c'est à cet instant précis que l'on voyait ce que le cœur avait dans le ventre...

Janowicz avala la dernière goutte de café, écrasa le gobelet dans sa main et d'un tir adroit l'envoya au fond de la poubelle. La patiente était réveillée, tout avait l'air sous contrôle. Il pouvait enfin aller se coucher.

IL AVAIT FALLU moins de trois mois pour que Wanda soit rétablie. Après sa sortie des soins intensifs, elle avait séjourné dans une clinique de remise en forme. On lui avait parfaitement expliqué ce qui lui était arrivé, une myocardite virale foudroyante, qui l'avait directement envoyée dans le coma. Elle avait eu beaucoup de chance qu'on lui trouve rapidement un cœur de remplacement.

Maintenant elle était de retour chez elle. Son cardiologue lui avait recommandé de faire un maximum d'exercice. Alors elle montait à pied les escaliers, faisait du vélo d'appartement et attendait patiemment de reprendre le travail. Il fallait maintenir le rythme cardiaque, muscler ce nouvel organe qu'elle appelait sans état d'âme « la pompe ». C'est en le faisant turbiner qu'il allait vraiment prendre sa place, s'adapter au mieux à sa nouvelle propriétaire.

Ce matin, elle s'était forcée à prendre le tram pour se rendre à un ultime contrôle. Après la rituelle prise de sang, le D^r Schwartz, un type

plutôt jovial et direct, lui avait pris la tension, puis avait procédé à un électrocardiogramme. Il en était à l'échographie du cœur. Wanda avait dégrafé sa blouse : la cicatrice, imposante, était bien visible. Schwartz enduisit de gel la poitrine de sa patiente, plaça la sonde sous le sein gauche et se concentra sur l'écran de contrôle.

— Comment va la pompe, docteur ? lui demanda-t-elle abruptement.

Schwartz prit son temps pour répondre.

— Tous les paramètres sont bons. Le cœur se contracte bien, il se remplit bien aussi. On va pouvoir réduire les doses d'immunosuppresseurs.

Il en avait terminé avec l'examen. Il éteignit l'écran et se tourna vers sa patiente, pince-sans-rire.

— Vous n'aurez plus qu'une dizaine de pilules à prendre au lieu d'une vingtaine.

— Vous ne devriez pas délivrer de bonnes nouvelles si brutalement, ça me donne des palpitations, répliqua Wanda.

Schwartz sourit, puis redevint sérieux. Il la regarda droit dans les yeux.

— Permettez-moi de vous donner quelques précisions. Votre cœur maintenant, c'est ce qu'on appelle un cœur dénervé. Il a été coupé de tout ce qui le reliait au corps. Quand on vous l'a greffé, on l'a connecté aux veines, aux artères, pour assurer la circulation sanguine, mais on n'a pas pu refaire les connexions fines avec les nerfs qui ont été sectionnés. Donc, il ne peut plus réagir directement à vos émotions. Il peut éventuellement s'accélérer par l'imprégnation d'adrénaline produite par les glandes surrénales. Mais... c'est tout.

Wanda ne trouva rien à répondre. Elle se rhabilla rapidement, remercia Schwartz et sortit.

Poussant la porte cochère de l'immeuble, elle aperçut en face, de l'autre côté de la rue, un homme d'une soixantaine d'années. Il s'était mis à pleuvoir et l'homme attendait sous un parapluie. Son visage ne lui disait rien. Elle était certaine qu'elle ne l'avait jamais vu auparavant et se demanda ce qu'il faisait là. Elle eut un drôle de pressentiment : il l'attendait...

WANDA N'AIMAIT PAS les transports en commun, au propre comme au figuré. Elle avait repris le volant avec soulagement. Son coupé gris métallisé progressait lentement, par à-coups, sur le pont du Mont-Blanc. Malgré les sempiternels bouchons du matin, il n'y avait pas le moindre signe d'irritation sur son visage. Légèrement maquillée, ses cheveux blonds tirés en arrière, elle se réjouissait de retrouver sa routine. Surtout ne rien changer à ses habitudes. C'est cela qui l'avait fait tenir jusqu'ici.

Elle gara sa voiture au parking souterrain du quartier – elle y disposait d'une place réservée – et se mit à marcher en direction de la tour de la télévision. Sa serviette en cuir à la main, Wanda avançait crânement parmi la foule des employés du matin. Elle portait ses bottines fétiches, un pantalon foncé et un top en cachemire sous une veste en daim beige clair. Élégante et discrète pour son retour. Qui aurait pu imaginer en la voyant ce qu'elle avait enduré quelques mois plus tôt ? Elle s'arrêta en chemin pour prendre un café et faire le mots fléchés du *Matin*. Elle constata avec plaisir

qu'elle n'avait rien perdu de ses facultés. En moins de cinq minutes, elle avait rempli la grille, bu son café et tourné sans les lire toutes les pages du journal.

Peu avant 8 h 30, elle présenta sa carte magnétique devant le sas d'entrée. Dans l'ascenseur, elle échangea quelques bonjours polis avec des collaborateurs matinaux. Tout le monde devait savoir ce qui lui était arrivé – elle était tout de même la directrice des ressources humaines – mais personne n'osa lui poser de questions. Au onzième étage, elle sortit.

Le département des ressources humaines avait pris ses aises depuis qu'on ne l'appelait plus service du personnel. Il occupait désormais tout l'étage. Encore un des bienfaits d'une énième restructuration censée réduire les coûts tout en augmentant les contrôleurs de gestion. Wanda traversa un *open space* encore désert, suivit un long couloir aux vitres teintées et parvint enfin à son bureau. Lucie, son assistante, qui l'avait remplacée pendant son absence, était assise à sa place. La ressemblance était surprenante. Même coiffure, même style de vêtements. Une différence majeure toutefois : elle avait vingt ans de moins. Lucie se leva aussitôt pour venir à la rencontre de sa supérieure. De manière appuyée, les deux femmes se firent la bise et échangèrent les banalités d'usage. Sur une table basse, Wanda reconnut sans surprise les fleurs, la boîte de chocolats et le petit mot de la direction qu'elle connaissait par cœur. Une délicate attention de la part du département des ressources humaines justement...

Wanda avait hâte de reprendre le travail. Elle savait qu'il n'était jamais bon pour un chef de s'éloigner trop longtemps. Peut-être aurait-elle déjà le temps de prendre connaissance des dossiers les plus chauds avant le rituel briefing du lundi matin. Elle retrouva naturellement sa place derrière le bureau. Lucie était redevenue une simple employée. « Vous avez la note de synthèse que je vous ai demandée par téléphone ? s'enquit Wanda. Je veux tout savoir dans le détail depuis mon premier jour d'absence. » Lucie disparut dans le bureau adjacent. Wanda en profita pour allumer son PC, mais ne parvint pas à se connecter. On avait dû changer des paramètres dans le programme de sécurité. Elle passa plus d'une heure au téléphone avec le service informatique pour tenter de rétablir son accès à l'intranet.

Pour certains collègues, le briefing du lundi permettait d'atterrir en douceur après un week-end mouvementé. Wanda les voyait à tour de rôle piquer du nez dans leurs fauteuils en attendant des jours meilleurs, mardi ou mercredi par exemple. Mais ce lundi n'était décidément pas un lundi comme les autres. Lucie avait pris les devants et Wanda eut droit à une *standing ovation*. « Pour le simple fait d'être en vie ? » se demanda-t-elle. Francement, elle n'y était pas pour grand-chose. Et puis, est-ce qu'on l'aimait vraiment autant ? On lui reprochait souvent sa froideur. Son franc-parler, son ironie aussi, pouvaient crispier ses interlocuteurs, elle le savait. D'ailleurs elle ne se faisait guère d'illusion, tout rentrerait dans l'ordre des choses. Elle redeviendrait bientôt la

cheffe, celle qu'on se plaît à critiquer dans les couloirs.

Comme Wanda n'avait finalement pas réussi à accéder à ses dossiers, Lucie mena la séance. L'assistance eut droit à la litanie habituelle, la formation toujours déficiente des stagiaires réalisateurs, l'augmentation dangereuse de l'absentéisme, les anciens qui s'accrochaient à leurs postes et coûtaient beaucoup trop cher. Plusieurs fois, Wanda se surprit à regarder ailleurs. La grande baie vitrée offrait une vue imprenable sur les toits de la ville. Le brouillard se dissipait en fines fumerolles et le haut du jet d'eau se découpait déjà sur un fond bleu azur. À travers les gouttelettes qui brillaient au soleil, on distinguait un début d'arc-en-ciel. Wanda profita du spectacle. Pour une fois qu'elle ne dirigeait pas les débats...

Le nom de François Cravenne la fit revenir d'un coup à l'intérieur de la pièce. François Cravenne venait d'être licencié. Pour le département, il s'agissait clairement d'un échec. Wanda avait une certaine sympathie pour le personnage. Elle avait eu quelquefois l'occasion de le convoquer au onzième pour un entretien. Mais malgré plusieurs tentatives, elle n'avait jamais réussi à le remettre sur les rails. Cravenne était un cas désespérant. Excellent journaliste à ses débuts, il avait développé au cours de ses reportages un solide penchant pour la bouteille, penchant qui était devenu carrément une tare lorsque sa femme l'avait quitté. Des blâmes s'en étaient suivis. Il avait alors fallu le retirer du terrain. Wanda lui avait proposé un poste de chercheur : il pourrait mieux se soigner en

parallèle. Il avait remercié, accepté, mais n'avait jamais été capable de suivre le traitement. Sa mise à pied était pour ainsi dire programmée. Pour Wanda, la myocardite avait eu du bon. Elle lui avait permis d'échapper à la tâche peu enviable d'annoncer à Cravenne son licenciement.

LA PREMIÈRE SEMAINE de reprise fut exténuante. Entre les mises à jour informatiques, les réponses aux messages accumulés dans sa boîte mail, le rattrapage des dossiers en cours et les déjeuners avec des collègues qui se bouscuaient au portillon pour avoir le grand frisson du récit circonstancié de sa greffe, Wanda n'avait pas eu une minute à elle. Elle se rappelait aussi ce dialogue entre deux portes avec Jean-Paul Touraine, le présentateur vedette des magazines de la chaîne. Quand il lui avait demandé des nouvelles de sa santé, apparemment plein de sollicitude, elle n'avait rien trouvé de mieux à lui répondre qu'elle était malheureuse de ne plus pouvoir porter de décolletés! « Si ça peut vous consoler, vous ne serez pas la seule à le regretter », avait-il répliqué, la draguant ostensiblement.

La vie pouvait-elle reprendre son cours comme si de rien n'était? Schwartz l'avait mise en garde. Malgré les médicaments qu'elle devrait prendre à vie, un rejet était toujours possible. Même des années après. Wanda ressentait le besoin de faire le

point, de digérer tout ce qu'elle avait traversé ces derniers mois. Elle décida de passer le week-end seule, au calme, dans son bel appartement design et fonctionnel. Il n'y aurait personne pour la déranger. À Genève, elle n'avait pratiquement pas d'amis. Quand elle sortait, c'était pour aller au concert, au cinéma ou voir une expo. Issue d'une famille protestante de Toronto, elle était arrivée en Suisse dix-sept ans plus tôt, à la suite d'une brouille avec ses parents et d'un mariage raté. Depuis, elle n'avait jamais cherché à reconstituer un foyer. La solitude et le travail lui convenaient. Pourtant elle se savait attirante, et la pointe d'accent qu'elle avait conservée lui donnait un charme particulier. Mais ses aventures amoureuses avaient tourné court à chaque fois. Par sa faute peut-être, elle était toujours sur ses gardes.

Elle traîna en pyjama toute la matinée. Sur le coup de 11 heures, elle avala consciencieusement ses pilules avant de manger une barquette de sushis. Elle fit ensuite du tri dans ses armoires. Elle avait trop d'habits qu'elle ne mettait plus, il fallait absolument qu'elle allège sa penderie. Des mois qu'elle y pensait, et là, miracle, en moins de deux heures elle réussit à emplir trois énormes sacs qu'elle irait déposer dans une boutique de deuxième main. Assez fière de son exploit, elle se réjouit de la soirée à venir. France 4 diffusait trois épisodes de *Cold Case* à la suite, une série dont elle raffolait. L'enquêtrice, une blonde qui lui ressemblait un peu – du moins c'est ce qu'on lui disait au travail – devait trouver le ou les coupables d'un crime passé non résolu. Bien entendu, à chaque fois,

bingo, elle y arrivait et réparait l'injustice. Tout le monde rêverait d'être à sa place !

Wanda ouvrit le réfrigérateur et sortit une bouteille de crozes-hermitage blanc. Elle but un premier verre en grignotant des cacahuètes, puis passa à la salle de bains et s'amusa à tester sa ressemblance avec Lilly Rush. Yeux gris-bleu, teint de porcelaine, cheveux blonds tombant jusqu'aux épaules, c'est vrai qu'il y avait un petit air de famille. À part la cicatrice bien sûr, qui dépassait du pyjama. Durant sa convalescence, on lui avait conseillé de la masser chaque jour pour éviter la rétraction. Mais elle n'y arrivait pas. Wanda déboutonna le haut du vêtement. Entre les deux seins, la blessure s'imposait, d'un rouge vif qui tranchait sur la blancheur de la peau. Elle posa délicatement les doigts dessus. C'était la première fois qu'elle la touchait vraiment. Une sensation étrange. Il faudrait bien qu'elle s'y habitue : la cicatrice faisait partie d'elle-même désormais.

La nuit tombait. Wanda s'était approchée de la fenêtre du living qui donnait sur la rue et terminait son verre de vin quand elle le vit. L'inconnu au parapluie était sur le trottoir, en bas de chez elle. Que faisait-il là ? Instinctivement, elle recula. Il fallait en avoir le cœur net. Elle passa en vitesse un peignoir et se rua dans la cage d'escalier. Mais lorsqu'elle parvint à l'extérieur, plus personne. Elle regarda à gauche, à droite, fit quelques pas. Elle n'avait pas rêvé pourtant. Dépitée, elle finit par rentrer, referma soigneusement la porte de l'immeuble derrière elle et remonta lentement les marches jusqu'à l'appartement. Son cœur, qui

s'était un peu emballé, reprit un rythme normal. Wanda était troublée. Quelque chose lui échappait. Elle s'installa sur le canapé en cuir noir et alluma son écran plat. Lilly Rush arrivait à point nommé pour lui changer les idées.

À LA PAUSE CAFÉ qui suivit le briefing, Wanda parla de son aventure de la veille à Lucie. C'était la première fois qu'elle lui faisait des confidences. Contre toute attente, Lucie l'écouta avec attention. Les deux femmes décidèrent de se retrouver pour déjeuner au restaurant de l'entreprise. Elles firent sagement la queue avec leurs plateaux, mangèrent leurs lasagnes trop cuites, puis s'installèrent à l'écart dans le petit salon vert qui jouxtait la cafétéria.

Pendant l'absence de Wanda, Lucie avait éprouvé le besoin de lire plusieurs témoignages de greffés du cœur pour se documenter. Il y en avait en abondance sur le marché. Elle raconta à Wanda l'histoire supposée vraie d'une Américaine qui prétendait raffoler tout à coup de la bière parce qu'elle avait reçu le cœur d'un motard, ou celle d'une jeune Française qui était tombée amoureuse sans le savoir du mari de sa donneuse ! Elle évoqua aussi le témoignage d'un prof de philo, qui avait intitulé son bouquin *L'Intrus*... « Fallait-il vraiment accorder du crédit à ces divagations ? » se demanda Wanda. Le cœur était un organe comme un autre ; cela était

scientifiquement prouvé. Tous les médecins et infirmières à qui elle avait eu affaire au cours des derniers trois mois l'avaient confirmé. Une greffe du cœur, c'était bien sûr un choc violent, mais elle s'en était remise parfaitement. Seule la présence de l'inconnu mettait à mal sa belle assurance et empêchait son retour tranquille à une vie normale. De son côté, Lucie avait sa théorie toute prête. Il pouvait s'agir d'une hallucination. Elle avait lu que nombre de greffés éprouvaient des sensations confuses après l'opération. Certains se croyaient « accompagnés » en permanence, même s'il n'y avait personne à leurs côtés. D'autres ressentaient une présence étrangère à l'intérieur d'eux-mêmes. La figure de l'inconnu pouvait être une variante de ce genre de trouble. Lucie remit à Wanda la carte d'un ami psychothérapeute qui venait de s'installer. Il suffirait peut-être de quelques séances pour y voir plus clair.

Wanda avait accepté l'invitation de Jean-Paul Touraine. Elle le retrouva le lendemain pour prendre l'apéro au café Sud, un des nombreux établissements qui gravitent autour de la télévision. En fond sonore Melody Gardot roucoulait son sublime *Our Love is Easy*. Wanda commanda une coupe de champagne. Jean-Paul n'était pas dans son assiette. Il venait d'apprendre par des indiscrétions que la direction envisageait un train d'économie linéaire de dix pour cent. Il fulminait. Ses émissions en feraient certainement les frais et, une fois de plus, il faudrait limiter les reportages à l'étranger.

Face à un Jean-Paul agité et véhément, Wanda sirota distraitement son champagne. Soudain, à tra-

vers la baie vitrée, elle vit passer l'inconnu. Ni une ni deux, elle planta Jean-Paul sur place et sortit précipitamment. L'homme marchait maintenant sur le trottoir d'en face. Elle s'élança malgré le flot des voitures qui klaxonnaient et courut pour le rattraper. Cette fois, il ne lui échapperait pas. Elle arriva à sa hauteur et lui saisit le bras.

— Non mais ça va pas ? Qu'est-ce que vous me voulez ?

L'homme n'était pas l'inconnu...

— Pardonnez-moi, balbutia-t-elle stupéfaite, je vous ai pris pour quelqu'un d'autre.

Wanda resta là un instant, hébétée. Lucie avait peut-être eu raison de lui recommander son ami Tivelli.

Au coin de la rue, le vrai inconnu avait suivi toute la scène et décida d'abandonner sa filature. Ce n'était pas vraiment le bon jour pour aborder M^{me} Parker. Il valait mieux remettre cela à plus tard. Il traversa la plaine de Plainpalais, prit le premier tram vers Cornavin, puis un bus en direction du quartier de la Servette. La nuit tombait quand il arriva au bout d'une impasse, poussa la grille d'un jardinet en friche et rentra dans un petit pavillon. Il accrocha son imperméable à la patère de la porte d'entrée et pénétra dans le salon. Les volets étaient clos. Seule dans la pénombre, assise dans un fauteuil d'infirmes, une femme l'attendait.

— Alors ? demanda-t-elle aussitôt.

— Rien de spécial. Elle est arrivée à son travail à 8 h 30, comme d'habitude. Ensuite, elle n'est pas

sortie de la matinée. À 13 heures, elle a quitté la tour pour prendre un café à l'extérieur... Ce soir, je l'ai vue avec Touraine, celui qui présente les magazines, c'est tout.

— Comment tu l'as trouvée ?

— Elle a l'air en forme.

— Bien. Et quand est-ce que tu vas te décider ?

L'homme dodelina de la tête.

— Je vais te préparer une tisane, finit-il par dire.

Wanda pédalait sur son vélo d'appartement en regardant le journal télévisé quand son téléphone vibra. Elle s'arrêta aussitôt, coupa le son du poste et décrocha. Une voix féminine parlait à l'autre bout du fil. « Pardon ? interrogea Wanda, qui n'avait pas bien saisi. Qui demandez-vous ? Qui ? Non, il n'y a pas d'Éric Rousseau ici... Allô ? » On avait raccroché sans une excuse. Elle afficha le numéro, mais il ne signifiait rien pour elle. Probablement une erreur. Perplexe, elle s'approcha tout de même de la fenêtre et vérifia qu'il n'y avait personne en bas de chez elle.

C ELA FAISAIT plus d'une heure que Wanda s'écorchait les doigts en s'accrochant aux arbustes pour ne pas glisser. Elle risquait de tomber à tout moment dans les rochers en contrebas. Qu'est-ce qui lui avait pris d'escalader cette montagne avec des talons aiguilles, et par temps de brouillard en plus ! Elle n'y voyait rien et ça l'agaçait. Décidément, ce n'était pas aujourd'hui qu'elle trouverait l'entrée du tunnel. Encore la faute de l'inconnu...

Wanda s'était finalement résolue à contacter le Dr Tivelli à l'adresse que Lucie lui avait transmise. Le cabinet était situé au sous-sol d'une villa dans un lotissement à l'écart du centre-ville. Le jeune praticien – il devait avoir guère plus d'une trentaine d'années – recevait lui-même ses patients. Wanda lui expliqua ce qui l'amenait, ironisant un peu sur cet inconnu qui semblait la poursuivre et dont elle voulait se défaire. Tivelli parut intrigué. « Tout travail thérapeutique doit englober la personne dans son ensemble, votre personne » précisa-t-il. Il la questionna ensuite sur sa vie avant la greffe. Wanda

s'aperçut qu'elle n'avait pas grand-chose à raconter. Depuis qu'elle était en Suisse, le travail occupait tout son temps. Quant à son passé plus lointain, il lui apparaissait vague et brumeux, comme s'il ne la concernait pas. Elle avait gardé très peu de souvenirs de son enfance.

Tivelli lui exposa comment il travaillait. Il était un adepte de la catharsis glaudienne, une méthode qu'il avait découverte deux ans plus tôt lors d'un stage en Belgique. Au cours des séances, il ne s'agissait pas d'étaler sa vie en long et en large, de parler ou de se taire pendant des heures ou des années comme on le faisait beaucoup ici, en général sans grand résultat, mais plutôt d'expérimenter par les sens, concrètement, un itinéraire qui menait à une forme de libération émotionnelle. Le patient devait imaginer un tunnel, « son » tunnel, puis le parcourir et l'explorer selon son propre rythme jusqu'au moment d'en trouver la sortie. Le thérapeute était là pour l'accompagner dans ce voyage souterrain au cœur du subconscient. Tivelli était charmant. Wanda se demanda si Lucie n'était pas un peu amoureuse de lui. Elle décida de tenter l'expérience.

Le carnet de rendez-vous du D^r Tivelli étant loin d'être complet, elle se retrouva deux jours plus tard dans le sous-sol de la villa. Il l'installa sur un divan confortable et la pria de fermer les yeux et de se relaxer. Puis il inséra un CD dans le lecteur. Une musique douce et planante emplit l'espace. Avant qu'il s'éclipse, elle l'entendit baisser un store et éteindre la lumière. Il serait de retour dans une

demi-heure. C'était la première fois que Wanda se trouvait dans pareille situation. Elle s'agitait. Son esprit allait dans tous les sens. Tout plutôt que de céder au sommeil et d'avoir l'air ridicule lorsque le psy reviendrait.

Quand la musique s'arrêta, Tivelli réapparut. Il lui demanda de garder les yeux fermés, de visualiser une montagne et de chercher l'entrée du tunnel qui la traversait. Plus facile à dire qu'à faire ! Elle avait beau regarder devant elle, elle ne voyait rien. Après un temps qui lui parut interminable, le brouillard se dissipa comme par magie devant ses yeux. La montagne était là devant elle, haute et noire, qui barrait toute la plaine. Aucune trace de ciel au-dessus. Elle dut décrire à Tivelli ce qu'elle voyait. Il lui proposa alors de s'approcher. Wanda s'avança jusqu'à toucher la roche et éprouva de la main sa dureté. Elle regarda autour d'elle : à la base de la montagne, il n'y avait aucune route, aucun chemin, et encore moins l'entrée d'un tunnel. L'endroit était désert, vaguement menaçant. « Regardez peut-être plus haut... » suggéra Tivelli. Elle leva les yeux. Des arbustes avaient poussé dans les anfractuosités de la roche, elle pourrait peut-être s'y agripper et monter le long de la paroi. Elle se hissa, centimètre par centimètre, jusqu'à ce qu'elle se trouve bloquée. La brume envahit à nouveau la paroi. Elle ne pouvait plus ni monter ni descendre.

Le bruit de l'interrupteur la sauva. Tivelli venait de rallumer la lumière. Elle ouvrit les yeux et sortit lentement de son engourdissement. Elle avait des fourmillements dans les jambes et la gorge serrée. Elle se sentait à la fois soulagée et en rage

————— DEUXIÈME VIE —————

contre elle-même. Sûr qu'elle reviendrait pour
trouver l'entrée de ce satané tunnel...

LE PLANNING DE WANDA était chargé. Il fallait bien rattraper le temps perdu pendant son absence. Tout le monde voulait la voir. Certains pour réclamer l'augmentation de leurs jours de travail garantis, d'autres pour décrocher le stage qui leur permettrait de grimper peu à peu dans la hiérarchie. Wanda avait du mal à se concentrer. Au cours des conversations, elle manqua singulièrement d'empathie. Elle repensait sans cesse à son expérience chez Tivelli et avait hâte d'y retourner.

Elle était seule au bureau quand son bip retentit. Un pli urgent venait d'être déposé pour elle à la réception. Elle descendit aussitôt et remonta avec une enveloppe cartonnée grand format sur laquelle on avait inscrit son nom, et au-dessus, en lettres majuscules : *PERSONNEL*. Elle l'ouvrit précautionneusement. Par le passé, elle avait reçu quelques courriers désagréables provenant d'anciens collaborateurs aigris, et il valait mieux se méfier. Elle retira de l'enveloppe une simple photographie couleurs. Celle d'un homme dans la trentaine, souriant, qui posait avec son chien devant ce qui devait être une

fontaine de village. Wanda ne le connaissait pas. Dans tous les cas, cet individu ne faisait pas partie du personnel de la télévision. Au dos de la photo, on avait inscrit à la main un numéro de téléphone et un nom : Éric Rousseau. Elle fit immédiatement le lien avec le coup de téléphone qu'elle avait reçu chez elle. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Elle rappela la réception pour savoir qui avait déposé la lettre. La description que lui fit la standardiste correspondait en tout point au signalement de l'inconnu. Il existait donc bel et bien... Wanda raccrocha et resta un instant immobile, le souffle court, écoutant les battements de son cœur. Elle porta la main à sa tempe, sentit sous ses doigts les pulsations du flux sanguin. Sa tête bouillonnait. Décidément, elle ne comprenait rien à cette histoire qui n'avait que trop duré. Il fallait que cet homme la laisse enfin en paix.

Wanda passa l'après-midi dans une séance avec la direction. Ce que lui avait annoncé Touraine était exact, la politique d'austérité était en marche. Les parlementaires fédéraux avaient refusé l'augmentation de la redevance pour l'audio-visuel public. Il fallait donc couper dans les budgets pour faire face à l'évolution des coûts. On lui demanda de passer en revue la liste des collaborateurs de la production en toute discrétion et de pointer ceux à qui il semblait légitime de proposer une retraite anticipée. Elle resta au bureau plus longtemps que d'habitude pour faire une première sélection. Une fois de plus, les cadres seraient épargnés et passeraient entre les gouttes.

Rentrée chez elle, Wanda éprouva le besoin de décompresser avant de débrouiller l'affaire Éric Rousseau. Elle se versa un verre de vin blanc, se fit couler un bain, et se sentit tout de suite mieux. Décidément, le crozes-hermitage avait du bon. Bien au chaud dans un peignoir moelleux, elle s'apprêtait à composer le numéro inscrit derrière la photo quand son portable s'activa au rythme d'une samba. « Allô ? » fit-elle d'une voix peu amène. À l'autre bout du fil, elle pouvait entendre son correspondant respirer.

— Allô ? répéta-t-elle, agacée.

L'autre finit par se décider...

— Madame Parker ?

— Mmm...

L'homme parlait à mi-voix, comme s'il avait peur d'être entendu...

— Bonsoir madame... Vous avez reçu l'enveloppe ?

— C'est vous qui me suivez ?

— Oui...

— Qu'est-ce que vous me voulez à la fin ?

— Ne vous fâchez pas. Je suis le père d'Éric et...

— Et alors ? C'est qui cet Éric ? Je ne le connais pas moi !

— J'ai quelque chose d'important à vous dire. Peut-être qu'il serait mieux de se voir pour en parler.

Après un long silence, il demanda...

— Est-ce que vous auriez un peu de temps demain ?

WANDA AVAIT DONNÉ rendez-vous au père d'Éric dans le petit bar où elle prenait habituellement son café. Lorsqu'elle arriva, il l'attendait, assis devant une verveine. Il se leva à son approche.

— Maurice Rousseau, merci d'être venue.

Sans lui tendre la main, Wanda prit place face à lui. Il se rassit.

— Je ne voulais pas vous effrayer. Je n'étais pas pour vous appeler, mais elle a tellement insisté...

— Qui ça elle ?

— Ma femme... Elle désirerait vous rencontrer, mais elle ne peut plus sortir.

La serveuse vint déposer l'espresso rituel. Wanda déchira le sachet de sucre brun, le versa soigneusement dans sa tasse.

— Et si vous me disiez maintenant à quoi vous jouez tous les deux ?

— Bien entendu, madame Parker, je vais tout vous expliquer...

Il prit une profonde inspiration et se lança.

— Voilà. Il y a trois mois, vous avez été hospitalisée, puis transplantée dans la nuit du 17 janvier.

Éric, notre fils, est décédé le même jour. Il est du groupe O, il est donneur universel. C'est son cœur que vous avez reçu...

Wanda ne montra aucun étonnement. Le soir avant, elle avait eu le temps de se préparer à la « révélation ». Après le coup de téléphone de M. Rousseau, elle avait éteint la lumière et s'était mise à réfléchir. Dans les scénarios qu'elle avait alors imaginés, il y avait bien sûr celui-là. Elle riposta aussitôt...

— Il n'y a aucune possibilité de faire le lien entre le donneur et le receveur, monsieur, vous le savez parfaitement.

Mais le père d'Éric semblait sûr de son fait.

— Tout concorde. Les dates, le groupe sanguin. C'est le cœur de notre fils qu'on vous a donné. Je... j'aimerais que vous acceptiez de venir à la maison. Ma femme souhaiterait faire votre connaissance.

Wanda but une gorgée de café pour gagner du temps. Elle se sentait oppressée. Comment pouvait-on lui faire pareille demande ? Pendant sa convalescence, le corps médical l'avait clairement mise en garde contre ce genre de relations malsaines. Pour que la greffe prenne, dans le corps et dans la tête, il fallait absolument considérer le nouveau cœur comme le sien et non comme l'organe de quelqu'un d'autre.

— Non, désolée, cela ne sera pas possible.

Elle sortit de son sac la photo d'Éric et la tendit à son interlocuteur.

— Tenez, vous vous trompez.

Maurice Rousseau secoua la tête énergiquement. Il était au bord des larmes.

— Non, non, gardez-la. C'est une copie. Si jamais vous changez d'avis... il y a notre numéro de téléphone au dos.

Il déposa précipitamment un billet de dix sur la table et fila.

La suite de la journée au bureau fut pénible. En ouvrant sa boîte mail, Wanda découvrit un message de la direction. On ne lui laissait pas une minute de répit. On attendait d'elle qu'elle fournisse rapidement la liste des collaborateurs concernés par une retraite anticipée. Elle savait qu'elle aurait ensuite à les convoquer un à un pour essayer de les convaincre d'accepter les conditions fixées par l'entreprise. Autrefois, elle aurait eu à cœur de trouver pour chacun les bons arguments, psychologiques ou économiques. C'était son job. Mais aujourd'hui cette perspective ne l'enchantait guère. Son cœur se rappelait à elle. Elle l'entendait battre dans sa poitrine avec la régularité d'un métronome. Et si c'était celui d'Éric Rousseau ? Elle se remémora les informations qu'on lui avait données après la greffe : un cœur, c'était près de cent mille battements par jour et plus de huit mille litres de sang pompés et envoyés dans les artères. Stupéfiant. À plusieurs reprises, elle tâta son poignet pour sentir son pouls. Elle eut l'impression tout à coup que la « pompe » était devenue une personne à part entière à l'intérieur d'elle-même. Wanda avait besoin d'être rassurée. Elle appela son cardiologue qui lui conseilla de prendre rendez-vous à l'hôpital pour une biopsie.

— Si je peux me permettre, vous êtes en parfaite santé!

Schwartz brandissait avec conviction les résultats de l'examen.

— Tout est parfaitement normal, la biopsie ne révèle pas le moindre phénomène de rejet.

— Alors j'ai un bon cœur, vous êtes sûr de lui?

— Absolument. Si vous continuez à prendre chaque jour vos médicaments et à vivre normalement, il faudra trouver autre chose pour mourir...

Wanda n'était qu'à moitié satisfaite de la réponse.

— C'est vous qui l'avez choisi... le cœur?

— Non, on ne choisit pas à proprement parler. Cela dépend de l'offre et de la demande, des compatibilités entre le donneur et le receveur, et puis bien sûr de la qualité intrinsèque du greffon. Au dernier moment, c'est toujours au chirurgien qui va chercher l'organe de décider s'il procède ou non au prélèvement.

— Je peux connaître son nom?

Schwartz fut surpris par la soudaineté de la question.

— Euh... du chirurgien?

Wanda insista.

— C'est tout de même mon cœur...

— Vous l'avez dit... C'est le vôtre maintenant et c'est la seule chose qui compte.

— Alors son nom?

Schwartz haussa les épaules.

— Jerzy Janowicz. Et je vais devancer votre prochaine question : vous avez reçu un cœur jeune, en parfait état de marche. Voilà, c'est tout, mon collègue Janowicz ne vous dira rien de plus.